

Christophe GOARANT – CORRÊA-de-SÁ

LES ROUTES DU THÉ

*Une petite histoire illustrée
en poèmes et en prose...*

AVANT-PROPOS

Entrer dans une boutique de thé, c'est pénétrer dans un ailleurs et s'avancer dans un monde de senteurs où les murs sont faits de boîtes métalliques – noires, sobres et austères parfois, mais aussi colorées, joyeuses ou exubérantes – qui, du sol au plafond, distillent leurs arômes. Le visiteur s'y engage et s'y perd, comme grisé, plongé dans un univers où tous les sens se retrouvent en éveil : les nuances de vert, brun et d'ombre qu'offrent les feuilles de thé, rehaussées parfois des touches colorées qu'apportent les ajouts floraux ou fruités de certains mélanges se succèdent dans une alternance des feuilles, tantôt friables et fragiles, tantôt d'apparence plus rigide, contrastant avec la douceur des bourgeons duveteux des récoltes de printemps ; comme sous une serre tropicale, tout n'est plus que parfums qui s'exhalent, s'amalgament et mélagent en un tout vaporeux qui vous enveloppe et transporte... entêtant. Les sensations s'entre-répondent, s'exacerbent et s'attisent, au point que des saveurs se devinent et vous parviennent en bouche. Et l'on entendrait presque, dans ce tournis des sens, le crissement des feuilles de thé que l'on flétrit, ou ce léger frémissement de l'eau... tout juste à température.

Pour peu que l'on ferme les yeux pour s'abandonner pleinement à la rêverie, cet édifice sensoriel se mue bientôt en un mur de culture, d'histoires et de légendes où les briques de thé font remonter le temps et traverser l'espace. Comme dans la vision liminaire de *La Légende des siècles*, c'est l'Histoire tout entière qui est là face à vous, en un tout organique où figures, personnages et périodes se détachent, se croisent, revivent et vous assaillent.

C'est tout cela que ces *Routes du thé* se proposent de faire vivre. Elles se veulent tout à la fois invitation à un voyage sensoriel d'Orient en Occident, et remontée des siècles – depuis les temps mythiques des premiers théiers sauvages et des légendes millénaires autour du thé, à notre monde contemporain et ses considérations actuelles. La succession des textes de ce parcours poétique, historique, culturel et sensoriel va ainsi explorer l'espace et le temps.

Chaque étape de ce voyage s'esquisse en double page et s'articule autour d'un poème, d'une image et d'un texte en prose éclairant et contextualisant le poème. La forme sonnet semble s'être imposée d'elle-même, peut-être inconsciemment... comme une volonté de transposer dans une forme fixe canonique de la littérature européenne l'univers codifié et ritualisé des cérémonies du thé orientales... Enfin, des « suggestions d'accompagnement » complètent et prolongent chaque tableau. Notes de dégustation, elles proposent un thé à découvrir, suggèrent parfois une ambiance et une pièce musicale pour accompagner et prolonger la lecture, et faire de ce voyage une expérience synesthésique totale.

À Jean-Pu-erb fidèle soutien sur ces routes du thé...

Dans la province du Yunnan, dans le sud-ouest de la Chine, le Mont Aïlao, célèbre pour ses paysages de brumes et ses rizières en terrasses, abrite aussi des forêts de théiers sauvages, dont certains peuvent atteindre vingt à trente mètres. Le plus vieux d'entre eux, le « roi des théiers » aurait plus de 2700 ans.

C'est dans le Yunnan que l'on recense les plus anciennes plantations de thé du pays. Le *pu-erh*, thé sombre post-fermenté emblématique de cette région, est un thé faible en théine, souvent conditionné sous forme compressée (nids, galettes) qui, à l'instar des grands vins, a la particularité de se bonifier avec l'âge.



Rizières en terrasses de Yuanyang, Yunnan, Chine. Photographie WeAreGuides, Pixabay.

Accompagnement

Accompagner la lecture d'un bol de *pu-erh* au lever du soleil en écoutant « *Vent printanier* » de Deng Yuxian. Un paysage de montagne dans la brume est un plus appréciable.

Pu-erb

Il est de vieux théiers par-delà les rizières
Qui poussent librement sur le mont Aïlao.
Arbres parmi leurs pairs, avides de lumière,
Dans les brumes sommet qui prévalent – là-haut.

Ils étirent, plus loin, leurs branches centenaires,
Cependant que, plus bas, les terrasses en eau
Font défiler au sol cette course stellaire
Où le temps s'effiloche... au rythme des canaux.

Infime, en sa maison, un paysan sans âge
Voit le trouble surface où mûrit son breuvage
Brunir un peu plus fort le teint de l'infusion.

Les deux mains sur le bol, il réchauffe ses paumes,
Et contemple, serein, quelques rides au front,
Les feuilles lentement déployer leurs arômes.

Shennong assoupi

Le ciel gris s'effilait au tranchant des montagnes
Qu'une brume confuse émoussait par endroits –
L'infini s'étiolant aux nuages qui gagnent,
Où des ombres-dentelle occultent l'au-delà.

Tout reposait ici, jusqu'à cette campagne,
Que l'on voyait, infime, en un recoin, plus bas :
Quelques traits d'encre-Chine, au plus, qui s'accompagnent
Des songes, du repos, de l'Auguste, parfois.

Nul n'y devine encore une feuille, si lasse,
Au vent, qui se détache, et qui tombe, fugace,
En un tourbillon lent, vers l'onde qui brunit –

L'univers se condense en volutes diffuses
Faites d'ambre-senteurs, troublant l'eau qui frémit.
Comme un cadeau des cieux, en secret, qui s'infuse.



Kano Tan'yū (1602–1674), *l'Empereur Shennong* (détail), 1665. Peinture sur soie. Panneau original 105,4 x 46,2 cm. Metropolitan Museum of Art, New York.

Shennong est l'un des « Trois Augustes » de la mythologie chinoise. Père de l'agriculture et de la médecine, il arpentait le monde et goûtait les plantes et racines qu'il rencontrait au gré de ses errances pour en déterminer et recenser les vertus. La légende lui attribue la découverte du thé en 2737 avant notre ère : installé sous un théier, Shennong avait allumé un feu pour faire chauffer de l'eau et s'était assoupi. À son réveil, il retrouva l'eau troublée d'ambre. Il goûta la boisson et la trouva désaltérante et revigorante. Une feuille de l'arbre était tombée dans l'eau pendant son sommeil. Le thé venait de naître.

Accompagnement

Laisser la lecture évoluer imperceptiblement en libre rêverie sur la *Gymnopédie n°1* d'Erik Satie. Privilégier le début d'après-midi avec une tasse de Mao Feng très légèrement infusé.

Bodhidharma

Le prince avait juré de veiller sans relâche
Pour fondre sa conscience au plein de l'infini.
Mais, lasses, un beau jour, ses paupières détachent
Leur présence à ce monde en un rêve fortuit.

Furieux, à son réveil, avec rage il arrache
Les fautives, d'un geste, à son regard meurtri,
Sous terre les enfouit, les recouvre, les cache,
Afin que jamais plus il ne flanche, assoupi.

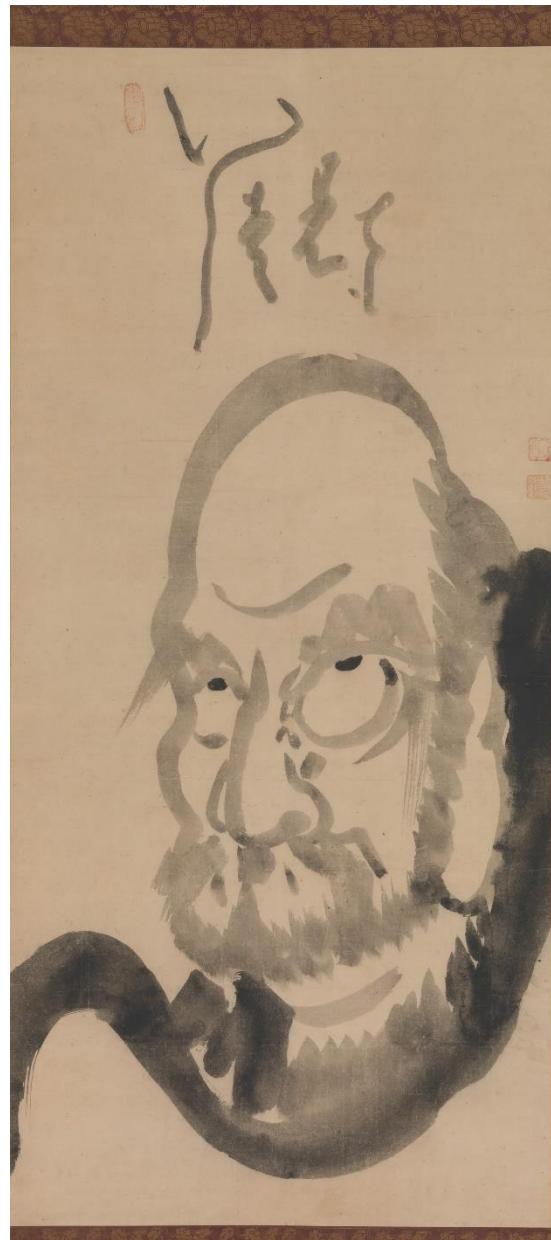
Devant le monastère, en dehors de l'enceinte,
Là où pendant neuf ans cette figure sainte
Figea son attention sur le mur, en un point,

Deux arbustes sont nés, aux feuilles persistantes,
Qui semblent embrasser, impassibles, sereins,
L'univers tout entier des choses existantes.

Bodhidharma (c. 470-543) était un maître bouddhiste originaire d'Inde ou d'Asie Centrale. Certaines sources en font l'héritier d'une dynastie royale brahmane du sud de l'Inde. Présenté sous les traits d'un « non-Chinois » au mauvais caractère, barbu, un peu hirsute, avec de grands yeux clairs surmontés de sourcils broussailleux, il est considéré comme le fondateur légendaire du bouddhisme chinois *chán* (qui deviendra l'école *zen* au Japon).

C'est à l'âge de 60 ans que, sur l'ordre de son maître Prajnâdhara, il entreprend un voyage en Chine. D'abord reçu à Nankin par l'Empereur Wu-Ti, de la dynastie des Liang, lui-même adepte du bouddhisme, Bodhidharma traverse ensuite le Yang Tsé (sur une feuille de roseau nous dit la légende) puis remonte vers le nord et s'installe au monastère de Shaolin. Là, il passera neuf années à méditer devant un mur avant de trouver la voie du *chán*.

Une légende lie l'origine de la culture du thé à cet épisode de sa vie : après avoir passé sept années à méditer, impassible, devant le mur, un jour, Bodhidharma se serait endormi. À son réveil, furieux contre lui-même et de cette faiblesse, il se serait coupé les paupières afin de ne jamais plus pouvoir fermer les yeux et s'assoupir. Enfouies en terre, elles auraient donné naissance à deux arbustes de thé.

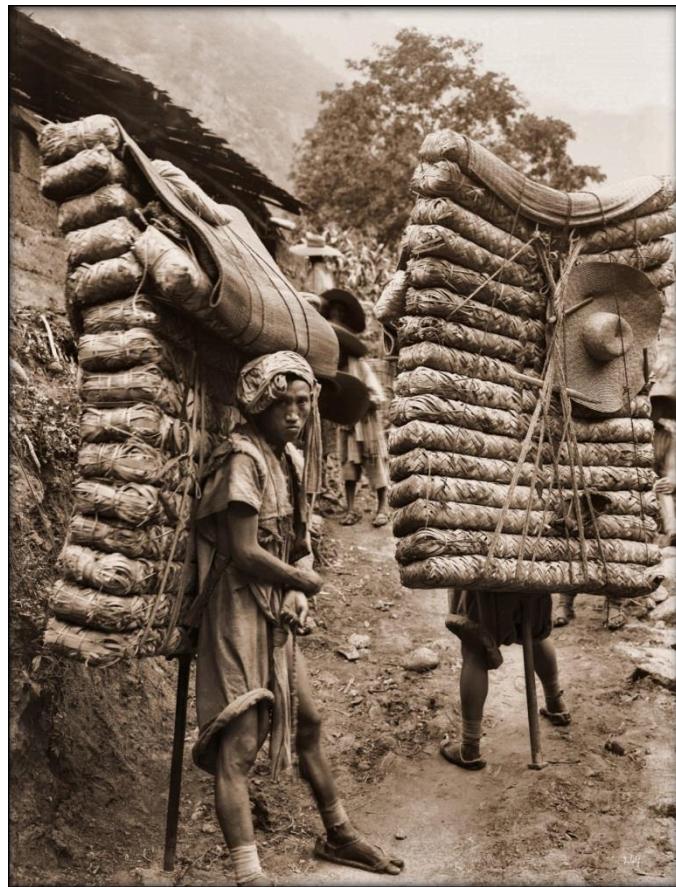


Hakuin Ekaku (1686–1769), *Bodhidharma*, milieu du XVIII^e siècle, Japon. Rouleau calligraphique, encre sur papier. 117,5 x 54 cm. Metropolitan Museum of Art, New York.

« *Le zen va droit au cœur. Vois ta véritable nature et deviens Bouddha.* » Bodhidharma.

Accompagnement

Méditer la lecture et laisser dériver l'esprit vers le sens de l'éveil avec un Xin Yang Mao Jian. Le mantra « *Om Mani Padme Hum* » en léger fond sonore, comme une basse obstinée.



Hommes chargés de briques de thé, Sichuan Sheng, Chine, 1908.
Photographie Ernest Henry Wilson. Photo restaurée par ralph
repo, Flickr. L'original provient des collections des bibliothèques
de l'Université d'Harvard.

La « route du thé et des chevaux » était un réseau de sentiers muletiers qui partait du Sichuan et du Yunnan, en Chine, pour gagner respectivement le Tibet central à l'ouest et au nord-ouest, et la Birmanie en allant vers le sud-ouest. Hommes, chevaux, mulets et yaks y transportaient des briques ou des galettes de thé sur une distance de 2 400 à 2 600 kms. Du XI^e au XVIII^e siècle ce fut l'axe privilégié du système de troc étatique mis en place sous la dynastie Song (960-1279) entre le pouvoir impérial et les peuples mongols du plateau tibétain. Les thés du Yunnan y étaient échangés contre des chevaux à destination de l'armée impériale. Certaines de ces routes rejoignaient ou se confondaient avec les routes de la soie, et se prolongeaient plus à l'ouest en Asie centrale, ponctuées et jalonnées de villages étapes, de forts et caravansérails où, le soir venu, caravaniers et voyageurs se retrouvaient et échangeaient nouvelles, contes et légendes.

Selon l'une de ces histoires, Leizu, Impératrice légendaire, épouse de l'Empereur Jaune, extrêmement laide et de petite taille, aurait découvert la soie en étirant le fil d'un cocon tombé dans son bol de thé.

Accompagnement

Par l'esprit, cheminer sur les hauts plateaux tibétains au son de la *Sarabande* de Georg Friedrich Haendel. Un grand cru du Yunnan, première récolte de printemps, servi dans un petit bol.